Résister et préparer la Libération de la France

Cécile et Georges Artarit, jeunes médecins, s'installèrent à Fontenay-le-Comte, en avril 1936. Ils s'étaient connus à Nantes pendant leurs études. L'une, Bretonne de Morlaix, était la fille d'un premier maître principal, qui avait fait toute la guerre de 14-18 dans les sous-marins. Georges était, un Vendéen aux solides racines paysannes. Il est mobilisé, en 1939, et, médecin-lieutenant, est affecté dans un groupe d'artillerie de la 3e division d'infanterie nord-africaine. C'est avec révolte et amertume qu'il verra cette unité d'élite être faite prisonnière sans avoir combattue. Il restera dans un *oflag* jusqu'en février 1941, bien que la convention d'armistice ait prévu la libération immédiate de tous les membres du service de santé.

Cécile, qui était pédiatre, dut, avec quelques médecins non-mobilisés, assurer les soins médicaux d'une population, multipliée à partir de mai 1940 par l'arrivée de très nombreux réfugiés. Au moment de l'effondrement de l'armée française, son entourage se souvenait de sa rage devant le défaitisme, la désertion, la trahison qu'elle observait autour d'elle. Se battre, se battre encore, refuser la défaite, ce sera à partir de ce moment et, sans jamais faiblir, ses paroles et ses actes. Son refus du régime de Vichy, qu'elle avait en exécration, sera sa ligne invariable. Certains l'entendent encore dire tout haut : « Pétain, ce traitre, ce vieux gâteux ! ». Ce genre de propos était fort désapprouvé par la majorité des « gens bien- pensants » d'une petite ville frileuse. Georges à son retour affichera lui aussi son espérance dans la reprise de la lutte et l'arrivée des alliés.

Contactés, en 1943, par un membre parisien du Service national de santé de la Résistance, qui vient de se créer, les deux médecins s'y engagèrent avec détermination et enthousiasme. Le SNSR créait dans toute la France des comités médicaux départementaux. Il cherchait des délégués qui grouperaient dans leur région des médecins venant de tous les horizons politiques et confessionnels. Cécile et Georges Artarit devinrent les délégués pour l'arrondissement de Fontenay. Ils furent rejoints par leur ami le docteur Pierre Georget, chirurgien, qui leur est indissociable.

En plus de l'organisation de cet immense réseau, le Comité Médical de la Résistance s'employa à créer des dépôts de matériels, de médicaments, de pansements, d'instruments chirurgicaux. Il y eut des achats, mais l'Institut Pasteur, qui pendant 20 mois abrita le principal dépôt clandestin du réseau, fournit aussi des sérums et des vaccins antitétaniques, ainsi que de nombreux produits introuvables ailleurs. Il fallut transporter tout cela aux quatre coins du pays, parfois en automobiles et, très souvent, avec des vélos tirant des remorques

lourdement chargées, avant de constituer ces dépôts destinés à servir lors du débarquement des alliés et de l'insurrection armée.

Georges Artarit, « délégué du Conseil Médical de la Résistance », écrit : « Il se constitua progressivement, par envois successifs provenant de l'Institut Pasteur, un stock de matériels entreposés en partie dans mon service hospitalier à Fontenay, sans soulever, insiste-t-il, de soupçons[1] ». Il fut fort aidé par le renfort de la communauté des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de l'hôpital, animées de vifs sentiments résistants. Une partie du stock se retrouva dans le grenier des sœurs. D'autres fractions gagnèrent d'autres greniers et l'enfant d'autrefois qui écrit aujourd'hui, se souvient très bien d'un tas de petits paquets en carton, frappés de la croix rouge, qui s'élevait dans celui de sa propre maison.

Parallèlement il fallut constituer le réseau. Ce réseau devait, suivant les instructions du Conseil National de la Résistance, rassembler le plus possible de médecins du pays. C'était comme une mobilisation anticipée. En cas de débarquement allié, et d'insurrection générale accompagnant l'avance des anglo-américains et des forces de la France libre, ces médecins auraient eu à soigner parachutistes et maquisards.

Constituer le réseau était une tache bien délicate. Il y avait bien sûr des médecins collaborateurs et même certains partisans de l'état milicien que Pétain et Laval venaient de mettre en place. Ils durent être mis de côté. Les docteurs Artarit et Georget effectuèrent ensemble une sorte de « tournée des popotes » qui n'était pas sans risque. Les médecins contactés étaient des médecins de campagne. Certains se récusèrent invoquant l'âge ou les charges familiales. Avec les patriotes connus, les choses furent faciles. Il n'a pas, malheureusement, été conservé, à notre connaissance, la liste de ceux qui acceptèrent d'entrer dans le réseau, et qui furent assez nombreux, mais la moisson fut plus ample qu'espérée.

La Vendée, département côtier, présentait une importance stratégique de premier plan. Le mur de l'Atlantique était ici tout aussi formidable que sur la Manche. Dès le printemps 1944, les effectifs de l'armée allemande dépassèrent en Vendée les 30 000 hommes. La Gestapo se fit de plus en plus diaboliquement efficace. En juin 1944, comme lors de la vaste rafle de l'été 1943, lorsqu'avaient été appréhendés plusieurs Fontenaysiens patriotes, il y eut de nouvelles arrestations.

Les activités de Cécile et Georges, comme celles de tous les confrères engagés dans la Résistance, débordaient le cadre professionnel. Prendre en charge les aviateurs dont les appareils avaient été abattus, ou des personnes pourchassées qui tentaient de rejoindre

l'Espagne, comme le fit le docteur Marteil à Chaillé-les-Marais, tenter d'empêcher ou de retarder le départ des requis du STO par d'ingénieux faux dossiers toujours contrôlés, rappelons-le, par des médecins superviseurs allemands, aider les Juifs et en premier lieu les enfants, voilà autant de missions qui s'imposaient. Le docteur Francis Bloch, maire de Fontenay, rappelait souvent l'aide apportée par Cécile Artarit au sauvetage de la famille du professeur de pédiatrie, Weill-Halé.

Après le débarquement de Normandie, le 6 juin 1944, tout s'accéléra dans la Vendée, jusqu'alors très calme. Rassemblant les nombreux réfractaires au STO qui avaient gagné la campagne et tous ceux qui étaient pourchassés, des embryons de maquis s'organisèrent. Les premières actions d'hostilités militaires contre l'armée allemande eurent lieu au début d'août. Le massif forestier de Mervent, à la porte de Fontenay, qui abritait de nombreux maquisards, se révéla pour l'occupant une menace. On y voyait beaucoup le docteur Artarit et le docteur Georget. Le maquis fit dérailler un train dans la gare de la ville, puis, dans la soirée du 14 août, des hommes en voiture mitraillèrent un bâtiment officiel allemand, tuant une sentinelle. Fontenay fut mis en état de siège.

A Fontenay, le 19 août 1944, Georges Artarit fut prévenu au cours de ses « visites », de l'arrestation, par la Gestapo, de son plus proche camarade de réseau, Pierre Georget. Il ne rentra pas chez lui, coucha chez un voisin, pourtant peu suspect de sympathie pour la résistance et s'enfuit de la ville, sur sa moto, par une sortie non gardée, au petit matin. Il se rendit dans des villages où il savait qu'il serait accueilli. A Saint-Laurent-de-la-Salle, chez des paysans amis ; à Mouilleron-en-Pareds, chez le pasteur protestant. Ce « passage dans la clandestinité », ainsi qu'il l'écrivit, s'accompagna de sa prise de contact « avec les différents maquis formés ou en formation de la région et de la mise en place par lui d'une esquisse d'organisation d'un service de santé ».

Comme on le pense, le fugitif était parti « sans bagage ». Peut-être avait-il, dans ses sacoches, quelque matériel médical, mais, évidemment, en quantité dérisoire par rapport à ses nouvelles tâches. Cécile était restée à Fontenay, elle possédait une petite voiture électrique, une curiosité dont on mettait en charge les batteries la nuit et qui, le jour, avait une autonomie de 50 à 60 kms. Elle était aussi pourvue d'un *ausweis* de médecin. Elle se mit donc en devoir, dans sa petite voiture, toutes les fois qu'elle le put, de rejoindre son mari, apportant des produits médicaux nécessaires. Il fallait avoir un certain cran pour penser que, malgré leurs préoccupations de l'heure, les Allemands ne finiraient pas par s'intéresser à ces excursions répétées, même sous des prétextes médicaux, hors de la ville. Heureusement les occupants se retirèrent bientôt.

Les Allemands déportèrent je docteur Georget. Pour rejoindre l'Allemagne il fallait traverser la France ; le voyage fut entravé par les actions de la Résistance. A Paray-le-Monial, la gare avait été attaquée par les FFI et avait aussi subi un très sévère bombardement. Il y eut un grand désordre. De nombreux blessés, dont des Allemands, des officiers, avaient besoin de soins chirurgicaux immédiats. Un seul praticien français opérait à l'hôpital de la ville. L'existence d'un chirurgien parmi les déportés fut bientôt connue et, sous la pression des événements, ses gardiens acceptèrent d'utiliser ses compétences, malgré leur réticence – les déportés, dès qu'ils étaient enfermés dans les wagons à bestiaux devant les emmener en Allemagne, n'étaient déjà plus considérés comme des êtres humains. Le docteur Georget opéra sans relâche. Il réussit aussi un joli coup de bluff : avec la complicité d'une sœur, il fit croire aux Allemands que ses compagnons de captivité – une vingtaine de Vendéens de l'Île d'Yeu - étaient suspects de diphtérie, maladie mortelle, hautement contagieuse. Les Allemands eurent la frousse et déguerpirent sans les déportés. Pierre Georget rejoignit les résistants locaux et bientôt la Vendée.

Georges Artarit, compté aux effectifs du maquis G 33, et officiellement rattaché à l'état-major des FFI, à partir du 4 août 1944, fut nommé par le colonel Baffert, médecin capitaine du 5e bataillon FFI-FTP de la Vendée. Le bataillon sera incorporé bientôt au 93e régiment d'infanterie. Revenu à Fontenay, et, nommé médecin-chef de la place, il s'employa « à organiser les salles militaires » de l'hôpital de Fontenay.

Le 6 novembre 1944, *Ouest France* écrivait : « Des médecins fontenaisiens dans cette guerre, auront joué vaillamment leur rôle, un rôle de première nécessité s'il n'en fut jamais ! Deux noms surtout sont à retenir, ceux des docteurs Pierre Georget et Georges Artarit. Ils firent partie de la résistance médicale dès les premiers instants et ils ne redoutèrent point par la suite de prendre leurs propres responsabilités, mettant leur science, leur dévouement, leur intelligence au service du Maquis ». Dans une lettre de 1946, Georges Artarit écrivait : « Je suis heureux d'avoir participé au souffle qui a traversé la France et duquel tant sont restés éloignés. » Ces patriotes résistants, restés toujours discrets comme ils l'étaient dans la clandestinité, étaient, ainsi qu'il a été dit : « des gens normaux qui accomplissaient des actes exceptionnels ». Mais, comme l'écrivait mon père, ils étaient fort peu nombreux.